

EXTRAITS
DES
CLASSIQUES FRANÇAIS

ACCOMPAGNÉS DE NOTES ET NOTICES

PAR

GUSTAVE MERLET

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE IMPÉRIAL LOUIS-LE-GRAND

A L'USAGE DE TOUS LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION

COURS ÉLÉMENTAIRES

PROSE ET POÉSIE

H 7 9

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE CH. FOURAUT ET FILS
47, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 47

1870

Tous droits réservés

23. — LE PETIT SAVOYARD¹

LE DÉPART

Pauvre petit² ! pars pour la France.
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon pain put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi³ !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens ; qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant⁴ :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas !

1. La poésie de M. Guiraud, toujours flexible et mélodieuse, revêtue de teintes brillantes et dures, respire, dans ses bons moments, une sensibilité pénétrante, et une onction puisée dans les habitudes pieuses du cœur. L'Élégie du *petit savoyard* a un charme attendrissant. (Vinet.)

2. C'est sa mère qui parle.

3. La Savoie compte bien des malheureux parmi ses enfants.

4. Vers touchant.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
 Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi !
 Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...

Que je vais prier Dieu pour toi !

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
 Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
 Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
 Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !
 Mais Dieu le veut ainsi¹ ; nous devons nous soumettre.

Ne pleure pas en me quittant ;
 Porte au seuil des palais² un visage content.
 Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
 Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
 Enfant, prends ta marmotte³ et ton léger trousseau ;
 Répète, en cheminant, les leçons de ta mère,
 Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
 J'irais, te conduisant moi-même par la main ;

1. Tous les pieux sentiments ont inspiré ce poème simple et vraiment ému.

2. *Seuil des palais*. Il y a ici, chemin faisant, des détails de style un peu communs.

3. *Marmotte*. L'animal des montagnes d'Europe connu sous ce nom, dans l'ordre de mammifères rongeurs, est le type d'un genre assez voisin des écureuils. On en connaît plusieurs espèces ; la nôtre se tient dans les régions alpines dont elle ne sût jamais descendue si les petits Savoyards, qui viennent ramoner les cheminées des grandes villes, n'en eussent fait longtemps les compagnes obligées de leurs émigrations. Notre enfance fut bercée avec la chanson de la *marmotte en rie*, qui maintenant devient rare dans les capitales, où les gambades des singes et d'autres animaux des pays lointains offrent plus de ressource aux petits mendiants. Les marmottes sont très-industrieuses, elles se creusent sur le penchant des montagnes des galeries très-profondes, à l'extrémité desquelles existent des espèces d'appartements assez commodes. Durant la saison des foin, cet animal réunit la litière nécessaire pour passer chaudement l'hiver, et dès que la température descend de 7 ou 8 degrés au-dessous de zéro, il se retire dans son habitation, qu'il ferme avec soin, et s'endort jusqu'au retour du printemps.

Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin,
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née ¹.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu ².
Ton père le disait, sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines ;
Et la mère avait dit : il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève, et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir ³.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit, je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain.
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien, moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? Dites, j'y volerai.

1. C'est un type très-expressif de poésie *sentimentale*.

2. Pas toujours, hélas !

3. Cette strophe est un petit chef-d'œuvre.

Ma voix tremble de froid; eh bien, je chanterai ¹,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête, (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée;
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Quelque guérite ² abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas, sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
— Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?

Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer?... que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte; elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous, celui qui pleure,
Disait la voix mêlée aux murmures des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »

1. Vers charmant.

2. Une *guérite* est le petit réduit où une sentinelle se met à couvert.

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ¹ ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LE RETOUR

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui, sur ces bords, peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur envoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ² ?
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin

Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :

Il a mis ce matin la bure ³ du dimanche ;

Et dans son sac de toile blanche

Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?

C'est que le pauvre enfant veut gravir le cotéau,

Et ne point s'arrêter ⁴ qu'il n'ait vu son hameau,

Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,

Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.

Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;

Il est si près de son village !

1. Est-il besoin d'avertir que ces deux saintes femmes sont des *sœurs de charité* ?

2. Ces formes interrogatives sont un procédé dont on a beaucoup abusé dans la narration.

3. Grossière étoffe de laine.

4. *Qu'il*, avant qu'il...

Tout joyeux, il arrive, et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant, du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »
La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »
Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée ;
Le voilà qui revient : ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait ;
Sa mère l'embrassait, et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,
Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin,

1. Ce poème est du *Creuze Saroyard*. On sait que *Creuze* est un poète sentimental et dramatique.

Toi, mon fils, maintenant, me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle.
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ¹. »

A. GUIRAUD.

129. — LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE :

Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis, d'un seul moment,
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler ² !
Mais des ans la fuite m'étonne;
Écoutons!... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ³;
Il se tait... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.

1. Il y a tout un drame rustique dans cette simple histoire. Voilà donc des *misérables* intéressants. Mais pourtant, il ne faudrait pas forcer cette note. On tomberait vite dans le genre larmoyant, et la fadeur suivrait. Rien ne se sèche plus vite qu'une larme.

2. Pièce couronnée aux Jeux floraux.

3. J'aime cet accent. Nous sommes tous pressés de vivre, et pourtant nous voudrions arrêter la fuite des heures.

4. Joli détail.